IN MEMORIAM

I.

FRANÇOISE DESBORDES
(1944-1998)

L'Université de Toulouse-Le Mirail, le monde des latinistes, sa famille et ses nombreux amis ont fait une douloureuse perte en la personne de Françoise DESBORDES, prématurément décédée à Toulouse le 7 janvier 1998.

Née à Limoges en janvier 1944 de parents instituteurs, Françoise DESBORDES avait fait de brillantes études au Lycée de sa ville, puis à la Faculté des Lettres de Poitiers, où elle fut disciple d'Henry BARDON. Agrégée des lettres à vingt-deux ans, elle retrouva dès 1968 sa Faculté d'origine, comme assistante, puis maître de conférences. Docteur d'État en 1985, avec une monumentale thèse dactylographiée, *Signes graphiques et unités linguistiques : textes latins sur l'écriture*, publiée en 1990 sous une forme abrégée et aérée (*Idées romaines sur l'écriture*, Pr. Univ. de Lille), elle enseigna en qualité de professeur titulaire à Poitiers (1988), puis à Grenoble III (1988-1993), enfin à Toulouse II (1993-1998).

Avec une immense érudition et un grand acharnement au travail, Françoise DESBORDES, outre sa thèse, a beaucoup publié : ses articles se comptent par dizaines. D'abord attirée par divers problèmes littéraires (Érasme, *Correspondance*, tome VII ; *Argonautica*, Coll. Latomus, 159, 1979), elle s'est bientôt consacrée à l'histoire de la grammaire antique (*Analyse linguistique dans l'Antiquité classique. I. Les théories*, Paris, 1981, en collaboration avec Marc BARATIN), puis à celle de la rhétorique, multipliant les publications pour aboutir à l'admirable synthèse de *La Rhétorique antique* (Paris, Hachette, 1996), qui restera son testament scientifique.

Toutes ces études, apparemment austères, se lisent avec un vif plaisir, parce que Françoise DESBORDES avait un don de plume qui rendait attrayant tout ce qu'elle touchait : simplicité, clarté, aisance, loin de faire tort à l'érudition, lui conféraient, avec parfois une pointe de familiarité du meilleur aloi, une couleur personnelle des plus séduisantes. Ces qualités de Françoise DESBORDES la faisaient, il va de soi, admirer et aimer de ses étudiants, que sa fin a bouleversés.

Dès les premières manifestations du mal, en 1995, s'est révélé un aspect ignoré de sa personnalité : le courage. Malgré un traitement médical très éprouvant, elle a tenu, non seulement à poursuivre son enseignement et ses recherches, mais encore, par une sorte de défi héroïque, à multiplier ses charges : présidence de la Commission de spécialistes de Toulouse, participation au C.N.U., cours d'agrégation à l'E.N.S., conférences au Brésil... — sans jamais un mot sur sa fatigue et son angoisse, que chacun peut imaginer. Jusqu'aux dernières semaines de 1997, elle a ainsi fait face à tout, forçant l'admiration navrée de tous. Noël et Jour de l'An passés sur un lit de clinique, elle s'est éteinte au seuil de la nouvelle année, à cinquante-quatre ans tout juste, privant à jamais, avant d'avoir donné l'entière mesure de sa science et de son talent, tous ses amis de son savoir, de son enjouement et de son charme. Cruelle absence ; mais les travaux, l'exemple professionnel et humain, le souvenir demeurent.

Jean SOUBIRAN.